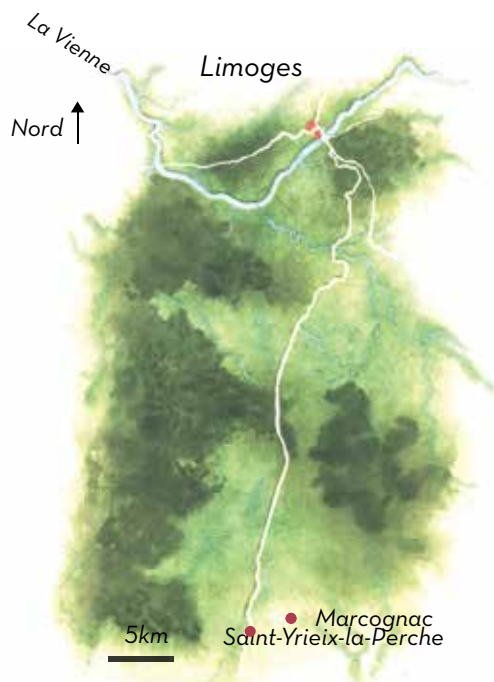


Limoges et la porcelaine : à l'origine était le kaolin

On le cherchait partout. C'est finalement à Saint-Yrieix que l'on trouva, non sans mal, il y a très exactement 250 ans, le kaolin, cette précieuse argile blanche qui allait permettre la fabrication de porcelaine en France puis surtout à Limoges.

« Le séjour que je fais de temps en temps à King-te-tching

pour les besoins spirituels de mes néophytes m'a donné lieu de m'instruire de la manière dont s'y fait cette belle porcelaine qui est si estimée et qu'on transporte dans toutes les parties du monde », écrit en 1712 le missionnaire jésuite François-Xavier d'Entrecolles. Un missionnaire qui, ça ne s'invente pas, est limougeaud, et fait là ce qu'on appellerait aujourd'hui de l'espionnage industriel. Car point de porcelaine à l'époque hors de Chine (et donc à Limoges) puisque l'on peine à trouver l'un des deux matériaux nécessaires à sa fabrication : une terre « blanche et très fine au toucher » appelée en chinois kaolin, c'est à dire haute colline, nom de l'une des carrières d'où on l'extrait.



C'est à Marcognac, près de Saint-Yrieix, qu'on a trouvé en 1768 le premier gisement de kaolin.



Les précieux renseignements du missionnaire limougeaud

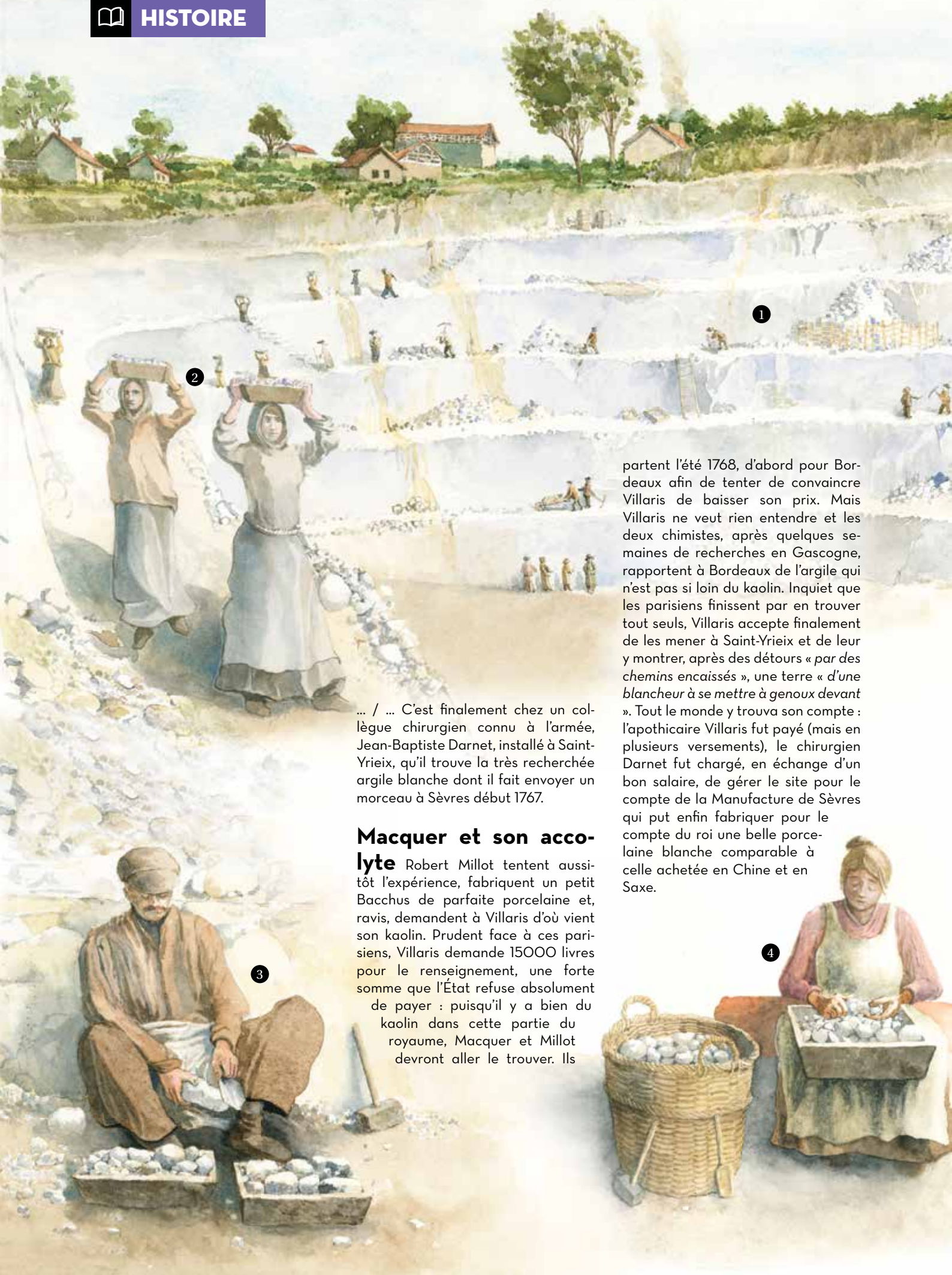
arrivent dans une Europe qui commande très cher d'énormes quantités de porcelaine à la Chine et tente par toutes sortes de moyens d'en fabriquer une aussi belle et surtout moins chère. Lorsque l'on découvre du kaolin en Saxe et que les manufactures de ce petit royaume allemand se mettent à leur tour à fabriquer de la belle porcelaine blanche, l'enjeu devient stratégique pour le royaume de France et pousse Louis XV à créer une manufacture d'État à Sèvres, tout près de Versailles. Mais sans kaolin, comment faire ?

Ce kaolin est très pur, mais d'où vient-il ? Réunion tendue à l'automne 1768 chez l'apothicaire Villaris à Bordeaux avec l'archevêque et les deux envoyés de la Manufacture de Sèvres Macquer et Millot (qui ont apporté le petit Bacchus fabriqué avec du kaolin de Saint-Yrieix).

C'est encore une fois un ecclésiastique

(mais pas limougeaud cette fois), l'archevêque de Bordeaux M^{gr} de Lussan, qui va s'intéresser au problème après une conversation en 1765 avec le chimiste Pierre-Joseph Macquer de la Manufacture de Sèvres. De retour à Bordeaux avec un échantillon de kaolin chinois, Lussan le montre au meilleur chimiste local, l'apothicaire Marc-Hilaire Villaris qui se met aussitôt en quête.

... / ...



... / ... C'est finalement chez un collègue chirurgien connu à l'armée, Jean-Baptiste Darnet, installé à Saint-Yrieix, qu'il trouve la très recherchée argile blanche dont il fait envoyer un morceau à Sèvres début 1767.

Macquer et son acolyte

Robert Millot tentent aussitôt l'expérience, fabriquent un petit Bacchus de parfaite porcelaine et, ravis, demandent à Villaris d'où vient son kaolin. Prudent face à ces parisiens, Villaris demande 15000 livres pour le renseignement, une forte somme que l'État refuse absolument de payer : puisqu'il y a bien du kaolin dans cette partie du royaume, Macquer et Millot devront aller le trouver. Ils

partent l'été 1768, d'abord pour Bordeaux afin de tenter de convaincre Villaris de baisser son prix. Mais Villaris ne veut rien entendre et les deux chimistes, après quelques semaines de recherches en Gascogne, rapportent à Bordeaux de l'argile qui n'est pas si loin du kaolin. Inquiet que les parisiens finissent par en trouver tout seuls, Villaris accepte finalement de les mener à Saint-Yrieix et de leur y montrer, après des détours « par des chemins encaissés », une terre « d'une blancheur à se mettre à genoux devant ». Tout le monde y trouva son compte : l'apothicaire Villaris fut payé (mais en plusieurs versements), le chirurgien Darnet fut chargé, en échange d'un bon salaire, de gérer le site pour le compte de la Manufacture de Sèvres qui put enfin fabriquer pour le compte du roi une belle porcelaine blanche comparable à celle achetée en Chine et en Saxe.



Les cailloux extraits à la pioche par les hommes dans les grandes fosses des carrières de Saint-Yrieix **1** sont transportés par les femmes dans des paillassons **2** jusqu'au tri où il s'agit d'abord de mettre de côté les morceaux de kaolin pur directement prêts à l'emploi et à part quelques cailloux qui sont grattés **3**. Il faudra ensuite trier les morceaux de pegmatite **4** (une variété moins pure), puis tamiser **5** pour obtenir une poudre que l'on lave afin de mettre de côté les fragments de pierre restants qui tombent au fond du bac **6**.

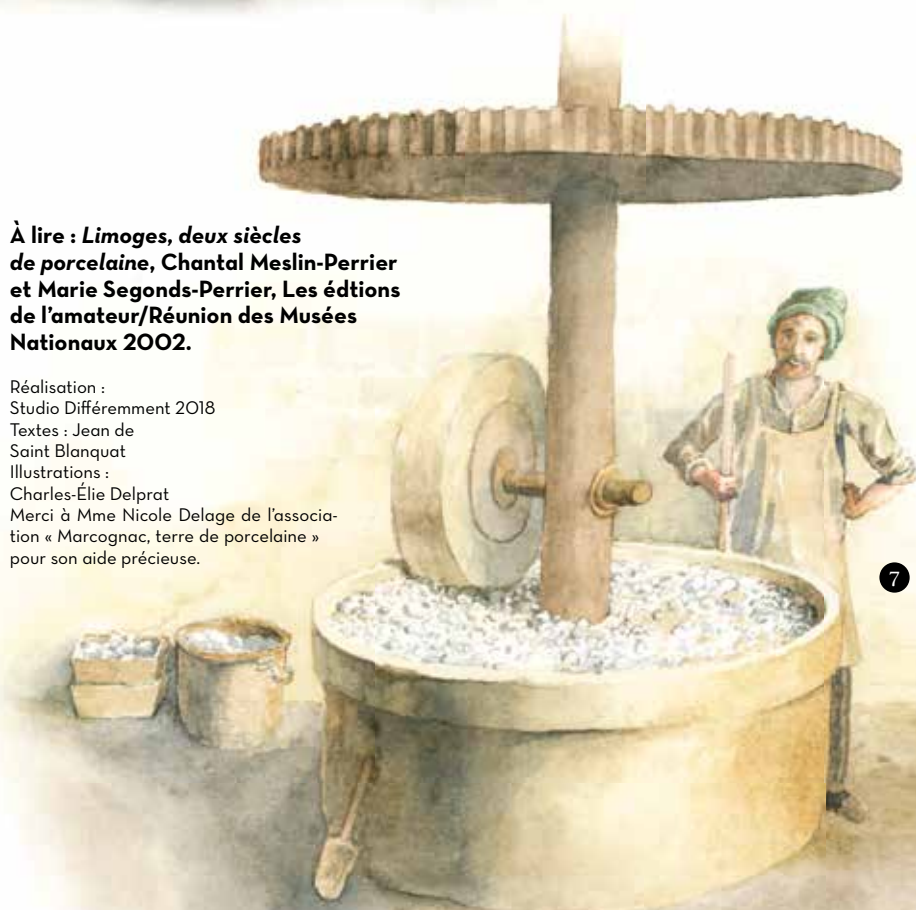
La pâte de kaolin pur ainsi obtenue sera ensuite mélangée avec d'autres matériaux : un quart de quartz et un quart de feldspath également trouvés sur place et que l'on broie finement dans un moulin **7**. Résultat : la pâte à porcelaine.

Saint-Yrieix se transforma aussitôt,

et pour deux siècles, en agreste contrée minière avec ses carrières « dans des vieux bois de châtaigniers ou de vastes bruyères parsemées de bouleaux » et ses déblais recouverts « d'une luxuriante végétation de genêts et d'arbrisseaux dont le vert vigoureux » était avivé par le contraste que formaient « les taches blanchâtres des débris de kaolin ». Du kaolin vite accaparé dès les années 1780 par quelques propriétaires et entrepreneurs qui, tel François Alluau, allaient à partir du début du 19^e siècle faire de Limoges une autre capitale mondiale de la porcelaine.

À lire : *Limoges, deux siècles de porcelaine*, Chantal Meslin-Perrier et Marie Segonds-Perrier, Les éditions de l'amateur/Réunion des Musées Nationaux 2002.

Réalisation :
Studio Différemment 2018
Textes : Jean de Saint Blanquat
Illustrations :
Charles-Élie Delprat
Merci à Mme Nicole Delage de l'association « Marcognac, terre de porcelaine » pour son aide précieuse.



7